

Calle Ocho

Ma montre et le panneau d'affichage du hall de Roissy pour les vols en partance me donnent exactement les mêmes informations : samedi 11 février 1984, 20 h 30 et le vol AA 1578 Paris/Miami est toujours bien prévu pour 22 h 30.

Cela devrait me rassurer. Il n'en est rien.

Il y a bien une trentaine de minutes que je suis assis sur ce banc face au comptoir d'enregistrement d'American Airlines et toujours pas de Natalie. Depuis que je la connais, elle n'a jamais été en retard, à aucun de nos rendez-vous. Pour tout dire, elle est la précision incarnée... ce qui ne fait que raviver mon inquiétude.

Il était dix-huit heures lorsqu'elle a appelé de chez elle pour me confirmer qu'elle attendait son taxi, ajoutant en manière de plaisanterie qu'elle n'oublierait ni mon billet, ni mon sac de cabine, ni ma valise. Cette valise que nous avons faite ensemble la semaine dernière.

J'entends encore son rire heureux.

— Plus qu'une heure et je suis dans tes bras. Je t'aime.

Mon « bagage africain », je l'ai laissé ce matin pour dix jours à la consigne « longue durée » de la gare de Lyon et j'ai quitté le

bureau tout à l'heure avec ma seule mallette dans laquelle je n'ai même pas de brosse à dents. J'envisage déjà le pire... le problème de dernière minute. Je ne peux d'ailleurs imaginer lequel, tellement je vois de possibilités de catastrophes.

Si j'en crois le tableau d'affichage, nous avons encore une demi-heure avant la clôture de l'enregistrement. Pas d'affolement... elle va arriver.

Seigneur ! Si elle avait au moins un moyen de me contacter... On se calme Rhyne... on se calme.

Le problème est que je ne parviens pas à me calmer... un comble, moi qui ai toujours ressenti comme apaisante l'ambiance de nuit d'un aéroport.

Tout à l'heure, lorsque je me suis assis sur ce banc, j'avais encore la tête pleine des trois semaines qui venaient de s'écouler après mon retour du Cameroun.

Nous nous étions vus chaque midi... ou presque... dans ce petit studio qu'elle avait déniché à deux pas de la station « Tuileries ». Le temps de faire l'amour comme des fous et d'avalier les sandwiches ou les plats à emporter qu'elle ne manquait jamais d'amener, et notre heure de pause était déjà passée. Trois longues semaines à attendre avec impatience le moment du départ pour Miami... ensemble... pour dix jours de rêve.

À la seconde même où ne dominant plus mon angoisse, je sens que je vais me mettre à hurler, je la vois enfin.

Elle pousse un énorme chariot avec nos deux valises et les deux sacs. Jamais de mémoire de passager, on n'a vu Caddie rouler aussi vite. Pour ne pas se faire renverser, nombre de personnes le nez en l'air devant les tableaux d'affichage sont obligées de s'écarter prestement, prévenues par des « Pardon » et « *Excuse me* » que leur vie ne dépend plus que de leur agilité.

Elle m'aperçoit alors que je cours vers elle et ce moment de distraction est fatal au bolide qu'elle pilote. Le chariot se met en

travers, et se couche sur le côté. Valises et sacs se retrouvent à terre et je ne sais par quel miracle elle réussit à ne pas s'étaler par-dessus tout ce fatras.

En fait, le miracle s'est matérialisé sous la forme d'un grand costaud grisonnant en large imperméable mastic, les cheveux coupés en brosse. Toute la dégaine d'un militaire ou d'un policier d'un film de série B.

J'arrive à l'instant où son sauveur ramasse son sac et le lui tend.

— *Are you OK ?*²

De ce que j'entends de l'accent... sûrement un compatriote et vraisemblablement un Texan.

Sourire gêné de Natalie.

— *I'm fine. Thank you.*³

— *You welcome.*⁴

Elle me présente d'un geste de la main

— *My friend !*⁵

Le brave homme m'aide à redresser le chariot et à recharger les valises. Sa poignée de main me broie les phalanges.

— *Have a nice trip.*⁶

Je le remercie d'un signe de tête. Il s'éloigne avec un sourire digne d'une publicité pour dentifrice.

Quelques secondes à nous regarder, incrédules et, dans le même élan, nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre.

La prenant par la taille, je la soulève, la fais virevolter et la repose au sol après deux tours complets à lui picorer le visage de baisers.

2 Est-ce que ça va ?

3 Je vais bien. Merci.

4 De rien.

5 Mon ami !

6 Bon voyage.

— Tu n’as rien ?

— Non, tout va bien, mais j’ai bien cru que je passais par-dessus le Caddie. Sans ce cow-boy, c’est ce qui serait arrivé.

Elle est ravissante, plus belle qu’elle ne l’a jamais été dans son manteau long, très épaulé. En dessous, sur son chemisier à jabot, elle porte une veste beige et un pantalon de cuir si souple qu’il s’ajuste à ses formes comme une deuxième peau.

Je la tiens à bout de bras pour mieux la contempler... On se mange des yeux et... de bisous.

C’est l’appel à enregistrer concernant les derniers passagers de notre vol AA 1578 pour Miami qui nous ramène sur Terre.

Je prends les commandes du chariot et nous nous dirigeons vers le comptoir des *1st Class* où une hôtesse nous accueille comme si nous étions les personnes les plus importantes de la planète.

Passeports, billets... Pendant que la préposée met deux petites croix sur la feuille de notre plan de cabine, je demande :

— J’ai bien cru que tu voulais décoller avant même d’être dans l’avion, mais... ton retard... que s’est-il passé ?

Elle rit.

— Une crevaison toute bête juste avant d’arriver. Je crois que si je n’avais pas eu les sacs et les valises, j’aurais fait le reste du chemin à pied. C’est d’ailleurs l’option que j’ai failli prendre en abandonnant les bagages.

— En tout cas pour une arrivée discrète, c’était raté. Je n’ai jamais vu un chariot aller aussi vite.

— J’avais peur que tu t’inquiètes.

— Et tu avais raison, j’étais mort de trouille que tu ne viennes pas. En dix minutes j’ai imaginé des dizaines de scénarios, tous pires les uns que les autres.

Quoi de plus glamour qu’un baiser devant un comptoir d’enregistrement ? L’hôtesse qui nous tend nos cartes d’embarque-

ment en oublie les formules d'usage et reste bouche bée alors que je récupère les deux cartons.

Dans le salon *1st Class*, nous n'avons pas bien longtemps à attendre avant qu'une autre hôtesse nous appelle à embarquer. Je voyage beaucoup, mais c'est la première fois que je monte à bord d'un 747... Impressionnant !

L'ambiance feutrée de la cabine de première classe nous accueille. Deux rangées de larges fauteuils cuir inclinables en position lit, groupés deux par deux... éclairage très étudié... un vrai salon volant.

La chef de cabine qui nous reçoit nous conduit à nos places... à l'avant, à gauche. Nous sommes les derniers et pourtant la cabine est loin d'être pleine ce qui présage un vol tranquille où le personnel sera aux petits soins. Débarrassés de nos manteaux qu'une jeune hôtesse va ranger dans une penderie automatique après y avoir accroché le talon de nos cartes d'embarquement, nous nous laissons aller avec volupté dans les somptueux fauteuils de cuir, tandis qu'un steward range nos sacs dans les coffres au-dessus de nos têtes. Le décollage est prévu dans un quart d'heure, le temps de déguster quelques minis toasts au caviar et une flûte d'un Ruinard millésimé.

Mon Dieu, il y a des moments où la vie est belle.

Nous trinquons à notre amour.

— « Oh Temps suspend ton vol et vous heures propices suspendez votre cours. »

Natalie m'interroge du regard.

— Que dis-tu ?

Je lui répète les vers de Lamartine et lui explique que tout comme lui j'ai un problème avec le temps qui passe.

Elle me regarde en souriant, sa flûte levée.

— Ah oui ! Tu cites Lamartine... logique... j'avais oublié, tu n'as pas ton bac.

Notre discussion littéraire est interrompue par les annonces d'usage et les démonstrations de sécurité précédant le décollage. L'hôtesse a débarrassé nos tablettes et les a escamotées dans les larges accoudoirs. Le roulage achevé, les moteurs montent en régime et la masse énorme du Jumbo s'arrache du sol. J'ai tenu la main de Natalie pendant tout le décollage, pas une crispation, pas un frémissement, c'est assez rare pour être noté. Je me tourne vers elle... les fossettes de son sourire et l'éclat de ses yeux. Là, je décolle vraiment.

Le dîner est un moment de bonheur absolu. Nous nous mangeons des yeux pendant tout le repas et nos baisers viennent ponctuer chacune des bouchées de ce petit chef-d'œuvre gastronomique.

Nous dégustons notre café dans un état proche de la béatitude. Je n'arrête pas d'embrasser sa main, caresser son visage, ses cheveux. Je n'ai pratiquement rien bu en mangeant, mais j'ai l'impression d'être complètement ivre... son parfum sans doute.

Nous avons onze heures de vol devant nous et avec le décalage horaire notre arrivée à Miami est prévue à deux heures du matin en heure locale.

J'en fais la remarque à Natalie.

— Tu te rends compte ! Quand nous arriverons à Miami à vingt heures, il sera deux heures du matin pour nous.

Elle rit.

— Je connais un excellent moyen de compenser très vite le *jet-lag*⁷.

— Ah ! Et lequel ?

— Sauter une nuit et faire une sieste d'une heure après le déjeuner.

— Et tu as certainement une petite idée de ce que nous pourrions faire tout au long de cette nuit blanche.

7 Décalage horaire.

Son sourire en dit long sur ce qu'elle a prévu.

— As-tu entendu parler de la 8^e rue ? À Miami, on parle autant espagnol qu'anglais et l'on entend plus souvent dire : Calle Ocho.

Je dois avouer que non.

— C'est la rue principale de Little Havana, le quartier cubain. À l'exception de l'extrémité ouest qui est résidentielle, ce ne sont que cafés, boutiques, restaurants et boîtes de nuit, le plus souvent en plein air, où l'on danse la salsa jusqu'à l'aube. Avec la danse country, c'est la meilleure recette que je connaisse pour ne pas dormir à condition de ne pas trop forcer sur le « Cuba libre »⁸.

Mon air perplexe entraîne une question.

— C'est la vie nocturne qui te pose problème ou alors la country... peut-être la salsa ?

— Sans hésitation, country et salsa que je dois savoir danser aussi bien que la valse.

— Alors je suis rassurée. Je n'ai jamais eu meilleur cavalier pour danser sur une valse de Strauss, mais peut-être préfères-tu un farniente « piscine » au clair de lune ?

— Sans hésitation aucune... la piscine au clair de lune, mais dans l'immédiat... ça !

L'hôtesse attend patiemment que nous en ayons terminé avec notre bouche-à-bouche pour débarrasser.

Un sourire et nos plateaux disparaissent escamotés par une main savamment manucurée.

— Pour la suite, c'est toi qui décideras. Tu es la mieux placée pour savoir ce qui est incontournable quand on vient à Miami.

— D'accord... J'ai une petite idée, mais tu sais, je crois qu'il faudrait essayer de dormir en prévision de la nuit qui nous attend.

8 Cocktail : Rhum brun, citron vert, coca.

La valisette de première classe offerte par American Airlines, outre les accessoires indispensables, contient aussi un pyjama. Nous nous isolons dans les spacieuses cabines de toilette pour nous changer puis, revêtus des mêmes pyjamas bleus, revenons à nos fauteuils que les hôtes ont transformés en lits douilletts.

Natalie s'endort la première. Je contemple son visage détendu, le sourire heureux au coin de ses lèvres... et dire qu'à cause de ma stupidité, nous avons bien failli ne pas être là.

... Notre première dispute... discussion assez tendue et coup de colère de Natalie qui m'a planté dans le studio où nous nous retrouvons chaque midi. Le soir, je suis allé l'attendre devant le portail de son immeuble pour lui demander pardon. Réconciliation en pleurs dans le box de son garage. Ses baisers ont le goût des larmes qui inondent son visage... elle me fixe de ses grands yeux bleus où passent encore quelques nuages.

— John ! J'ai ta parole... tu ne me feras plus jamais ça. Je ne veux plus... plus jamais qu'il soit question d'argent entre nous.

— Tu as ma parole Nat.

... Tout avait pourtant bien commencé ce jour-là. Elle était arrivée au studio juste après moi, tout heureuse et affichant un petit air de conspiratrice.

Comme à l'accoutumée, nous échangeons une tonne de bisous avant même que nous nous soyons dit bonjour. Elle prend à peine le temps d'enlever son manteau et sa veste.

— Devine ce que j'ai reçu ce matin au bureau !

Je réfléchis un instant et donne ma langue au chat.

Elle ouvre son sac et en retire deux petites pochettes cartonnées qu'elle me tend.

— Deux « allers-retour » Paris-Miami-Paris du 11 au 21... c'est dans dix jours.

Avant même de regarder les billets, je l'enlace et l'embrasse comme un fou. J'ai tant rêvé de ce voyage. Je retire un billet de

sa pochette. Je lis... et relis... le prix en bas à droite... le choc !

— Mais... mais... c'est en *first class*.

Elle rit de voir ma tête.

— Oui, pourquoi ? Tu as l'air déçu... je n'ai pas réussi à trouver un jet privé. En cette saison, ils sont surbookés.

À son tour de faire une drôle de tête en voyant que je ne réagis pas à sa plaisanterie... bien au contraire.

— Mais Nat... Bon... Ce n'est pas grave... mais je ne pourrais pas te rembourser tout de suite.

Elle fronce les sourcils.

— Me rembourser ? Mais il n'en est pas question... C'est moi qui t'invite.

Je la regarde, stupéfait.

— Déjà tous les vêtements que tu m'as achetés... Non... ce n'est pas possible... je ne peux pas accepter et...

Elle me coupe la parole, visage durci. Je ne lui avais jamais vu une telle expression. Sa voix est sèche.

— Ah bon ! Je croyais que l'on s'était promis de ne plus remettre ce sujet sur le tapis. Alors comme ça, ce n'est pas possible... et pourquoi donc ?

Je bégaie.

— Mais... parce que je suis un homme qui...

De nouveau, sa voix qui claque... Elle me fixe intensément.

— Si les rôles étaient inversés et que c'était toi qui avais les moyens de payer ce voyage, je devrais donc le refuser.

— Mais oui... Mais non... ce n'est pas pareil.

Elle enfle sa veste et à la volée, ramasse sac et manteau. Elle est déjà à la porte avant que je n'aie pu réagir.

— Ah oui ! Bien sûr... ce n'est pas pareil ! Sans doute parce que tu as un pénis et des testicules entre les jambes... attributs dont je suis dépourvue et qui font de toi un être supérieur.

Elle n'a même pas fermé la porte. Complètement KO, je reste

médusé, les deux billets au bout des doigts. Je n'avais jamais vu Natalie en colère, mais là, je crois que c'est très haut sur l'échelle de Richter. Je suis tellement sonné que ma seule réaction est de m'asseoir sur le lit. Mes doigts s'ouvrent, les deux billets tombent sur le parquet.

Je vais mettre cinq minutes avant de reprendre mes esprits, me maudissant d'avoir cédé à un conditionnement faisant de la plupart des hommes de stupides coqs orgueilleux qui se croient déshonorés si la femme qu'ils aiment a des moyens financiers qu'ils n'ont pas et les couvre de cadeaux.

Je retourne au bureau dans un état second et la première chose que je fais est d'essayer de la joindre sur sa ligne directe à l'ambassade. À deux reprises, son assistante me répond qu'elle n'est pas disponible.

J'ai quitté le bureau aussitôt que possible et de peur de la manquer, j'ai foncé comme un fou dans les couloirs du métro. J'ai bien dû attendre une demi-heure dans le froid avant d'apercevoir sa voiture. Elle en est sortie comme un diable d'une boîte et s'est jetée dans mes bras.

Entre ses :

— Pardon d'avoir réagi comme une idiote !

Et mes :

— Pardon de t'avoir blessée !

Nous sommes restés cinq bonnes minutes sur le trottoir à nous embrasser et à nous caresser les cheveux... le visage.

... Son visage qui maintenant est à quelques centimètres du mien. Les yeux clos, elle dort paisiblement.

Je m'endors à mon tour, sa main dans la mienne... des sonorités de jazz, de salsa et de country plein la tête.

*